

Arts et religion en histoire géographie au collège

Cette année un stage « Arts et religion » a été inscrit au PAF 2008-2009. Il avait pour objectif de commencer à se placer dans l'optique de l'enseignement de l'histoire des arts, obligatoire au collège et au lycée à partir de la rentrée 2009. Le programme histoire des arts (voir BO du 28 août 2008) est axé sur des thématiques. L'une d'entre elles « Arts, mythes et religion » a retenu l'attention par son déploiement possible dans les programmes d'histoire, permettant de croiser aussi avec l'enseignement des faits religieux. Ce stage s'est fait en partenariat avec l'IESR, L'Institut Européen en Sciences des religions, iesr@ephe.sorbonne.fr-<http://www.iesr.fr>.

Le choix a été fait d'envisager les religions polythéistes du passé, les grands monothéismes actuels, pour montrer comment le divin se dit et s'exprime de manière multiple, en visitant quelques grandes œuvres et lieux caractéristiques. Le travail s'est fait à travers des conférences et des ateliers. L'accent a été mis sur les œuvres comme nous y invite le programme d'histoire des arts. Elles sont premières dans la démarche, et suscitent de nombreuses interrogations.

Ce panorama ne prétend pas bien sûr à l'exhaustivité, des choix ont été faits. Dans les années à venir nous étendrons l'analyse en associant d'autres disciplines pour croiser les regards des différents champs artistiques.

La présentation des ressources du musée d'art et d'histoire du Judaïsme, du musée de Cluny, du musée Guimet, du musée de Louvre ont permis de s'ouvrir à des institutions culturelles dont la fréquentation fait aussi partie des objectifs de l'histoire des arts. Les intervenants ont évoqué le comparatisme, toujours riche dans les démarches, les liens entre textes et œuvres, et tout ce qu'il y a autour du « récit sur l'œuvre ». Raconter l'œuvre, interroger sa place et son sens dans un musée, est aussi un de nos objectifs.

Les comptes-rendus qui suivent permettent de mesurer la place de l'enseignement des faits religieux dans nos disciplines. Ils donnent des pistes pour intégrer l'histoire des arts, par une approche renouvelée, dans nos enseignements.

Danièle Cotinat IA-IPR

Compte-rendu du stage

Le mardi 10 février 2009 s'est tenu au CDDP de Boulogne, à l'initiative de Mme Cotinat, IA-IPR, un stage intitulé « Arts et religion en histoire géographie au collège ». Les objectifs du stage étaient les suivants :

- à travers le choix d'un vaste panorama de religions, allant des religions polythéistes du passé aux grands monothéismes actuels, visiter quelques grands lieux caractéristiques où s'expriment à la fois ces religions et des formes d'expression très diverses.
- construire quelques repères, des références, des moments clés et tournants grâce à des conférences et des ateliers faits et animés par de grands spécialistes.

« L'objectif est de prendre de la hauteur sur ces questions pour permettre ensuite aux enseignants de renouveler leur approche de l'enseignement des faits religieux en intégrant l'histoire des arts ».

Lors de la matinée se sont tenues plusieurs conférences, Dominique Borne (Institut Européen en Science des Religions) ayant ouvert la réflexion par une intervention générale « Histoire, histoire des arts et faits religieux ». A l'exposé de Françoise Dunand (professeur émérite de l'université de Strasbourg) sur « Les religions du passé et les arts » qui permettait d'approfondir la question des polythéismes égyptien, grec et romain, et de leur relation à l'art, a répondu celle d'Isabelle Saint Martin (IESR) sur « Les monothéismes et les arts visuels ».

L'après-midi se sont déroulés trois ateliers « Arts et religion à travers les grands lieux », Cécile Becker (chef du service culturel du Musée Guimet, CREOPS) ayant animé un atelier sur les grands lieux en Chine et en Inde (dans une perspective éclairant les nouveaux programmes de sixième), J.-M. Leniaud (Ecole pratique des Hautes Etudes) sur les grands lieux de culte des monothéismes et Anne Rothschild (Musée d'art et d'histoire du judaïsme) et Stéphanie Laithier (EPHE) sur « Les lieux du judaïsme ».

La fin de journée a été consacrée à la présentation de ressources des musées du Louvre, de Cluny, Guimet et du Musée d'art et d'histoire du judaïsme. Quatre responsables de ces musées ont présenté aux enseignants les possibilités offertes de parcours pédagogiques orientés vers l'histoire et l'histoire des arts, adaptés aux collégiens.

L'objet de cet article n'est pas de faire un compte-rendu détaillé des nombreuses informations données au cours de la journée, mais de reprendre quelques apports et axes de réflexion particulièrement féconds.

Dominique Borne, « Histoire, histoire des arts et faits religieux »

La polysémie de l'œuvre d'art

Dominique Borne a rappelé que les programmes de sixième qui entreront en application à la rentrée 2009 invitent non à étudier « un temple grec » mais « le temple grec de ... ». C'est au travers d'un exemple clairement identifié que l'étude doit être menée. La dimension religieuse du temple ne doit pas occulter sa dimension civique et politique. Ainsi le « fait religieux », qui relève du vocabulaire de la sociologie, ne doit-elle pas occulter qu'un fait ne relève jamais exclusivement du religieux.

En classe de 5° il est difficile de circonscrire la place de l'Eglise au Moyen-Age dans un chapitre clairement identifié comme y invite les programmes, tant l'Eglise est partout, transversale à toute l'étude sur le Moyen Age (sans Eglises, pas d'hôpitaux ou d'enseignement par exemple). L'exemple des hospices de Beaune et la présence dans la salle centrale du *Jugement dernier* de Roger Van der Weyden illustre le poids du religieux mais aussi la puissance des grands ducs de Bourgogne.

Dominique Borne a également évoqué la présence de « trois religieux » au château de Versailles : la religion royale, la religion chrétienne, la religion antique illustrée notamment par les références au mythe d'Apollon.

La démarche inscrite dans les nouveaux programmes insistant sur la place centrale et le choix libre de l'œuvre par l'enseignant, Dominique Borne a ensuite montré la nécessité de

privilégier le sens de l'œuvre par rapport à sa forme. On parle de la forme si elle donne du sens. Une cathédrale s'analyse en cours d'histoire par la croissance des villes, le pouvoir de l'évêque et des chanoines, et ne doit pas se cantonner à quelques réflexions sur les différences entre art roman et gothique. Le contexte historique, l'œuvre et son évolution doivent être traités de concert pour en saisir le sens. Une œuvre vit dans le temps et n'est jamais figée dans son époque.

Françoise Dunand, « Religions du passé et arts »

Françoise Dunand, à travers l'étude des trois polythéismes antiques présents dans les programmes de sixième jusqu'à présent (égyptien, romain et grec), a mis en valeur un certain nombre de problématiques :

- Ces religions du passé sont pour nous des religions mortes, mais elles ont été des réalités vivantes et posent le problème de notre discours en termes de continuité.
- La notion d'art est une notion complexe, et pour l'Égypte ancienne F. Dunand doute qu'elle soit pertinente, préférant le terme d'objet. Les Égyptiens ont l'idée de qualité technique d'un objet, qui va de paire avec des conditions financières spécifiques. Les beaux objets sont notamment ceux que l'on fait pour le roi et non ceux pour les dieux.
- La production des images dans les religions antiques diffère selon l'importance de l'image (problème de la représentation) et selon celle du temple : dans les religions antiques, le temple est avant tout la maison terrestre du dieu. Ceci soulève la question de la nature de ces dieux. Les dieux égyptiens occupent une position entre transcendance et immanence : les divinités peuvent se rendre visibles aux hommes. Le temple égyptien n'est jamais fait pour les fidèles, il n'est pas un lieu de prédication et de rassemblement. Le temple se doit d'être le plus beau possible (en Égypte il sera fait de pierre alors que les palais sont en brique crue, en Grèce et à Rome de marbre). Il est aussi le reflet du prestige du pouvoir. Les cérémonies sont donc nombreuses autour du temple, mais ne sont pas seulement religieuses ; il a également une importance politique. Françoise Dunand a développé la question des temples, traitant de leur majesté, de leur reflet du prestige du pouvoir, de leur financement. En Égypte, le pouvoir, les fidèles mais plus largement les terres situées autour du temple, participent à son financement. F. Dunand rappelle aussi l'existence de temples modestes de villages qui ont disparu et sont souvent ignorés des analyses pour se focaliser sur les bâtiments les plus prestigieux.
- Elle a souligné l'importance de l'image dans ces religions, mais posé également le problème de la nature de l'image et de son interprétation : que signifie « représenter le dieu » ? Il s'agit de lui attribuer une forme visible inspirée de la réalité sensible. L'anthropomorphisme des divinités égyptiennes a souvent mal été interprété : il fait référence à une vision unitaire de la création du monde pour cette civilisation, dans laquelle le dieu créateur a créé « les autres dieux, les hommes et les animaux ». Représenter un dieu hybride est donc une consécration de la part de divin détenue par les formes humaines et animales.

La plus ancienne représentation connue d'Héra (Samos, VIII^e siècle av. JC) se trouve être une planche. Les Grecs ont une vision hiérarchisée de la création ; les formes hybrides appartiennent à un monde dangereux et se réfèrent souvent à des forces brutales (ex : les satyres). Cette vision diffère donc de celle de l'Égypte antique dans laquelle il n'y a pas de hiérarchie entre hommes, dieux et animaux. Tous ont du divin en eux. En Égypte, il y a souvent glissement de l'image au dieu : la liturgie des temples fait que le dieu est présent dans l'image, plus spécifiquement dans sa statue abritée dans le saint des saints du temple qui lui est consacré. Si les fidèles n'entrent

pas dans le temple, F. Dunand a montré l'exemple du sanctuaire d'Isis à Philae, où sont présentes sur les colonnes de l'entrée les empreintes des doigts des fidèles venus au temple. Une autre spécificité égyptienne est la présence de beaucoup de scènes de culte dans les temples égyptiens : ces images ont pour fonction d'être des substituts à la pratique rituelle quotidienne. Si la pratique des fêtes disparaît, leur figuration sur les murs du temple leur assure d'être célébrées pour l'éternité.

- Un certain nombre de représentations demandent une bonne connaissance de ces religions pour en décrypter les codes et représentations : ainsi sur les stèles de Deir-el-Medina (XIX^e-XX^e dynastie) les oreilles veulent dire que le dieu écoute. Si en Grèce ou à Rome il est moins sûr que le dieu soit considéré comme « présent » dans l'image, Pausanias et d'autres auteurs parlent de statues divines animées (époque impériale). Pour la Grèce classique, l'*Iphigénie en Tauride* d'Euripide dit que la statue en bois polie d'Artémis a été souillée, la preuve en étant que la déesse s'est retournée sur son socle et a fermé les yeux.
- Au problème de l'interprétation de l'image s'ajoute celui du destinataire de l'image. Si beaucoup de représentations renvoient à des scènes de culte et constituent des sources pour l'historien, elles sont souvent trompeuses : l'image ne représente pas, elle reconstruit. Là encore, la maîtrise des rituels et des codes est nécessaire : ainsi dans les sacrifices grecs y a-t-il des représentations de moutons aspergés d'eau et de grains de céréales. Le mouton aspergé d'eau secoue la tête par réflexe, ce qui pour les Grecs signifie qu'il consent au sacrifice.
- Les interprétations des images ne sont pas consensuelles, telles les représentations de la villa des mystères de Pompéi (1^{er} siècle av. JC) qui donnent lieu à des analyses divergentes d'historiens qui y voient tantôt les mystères de Dionysos, tantôt des rites de gynécée.

Isabelle Saint Martin, « Les monothéismes et les arts visuels »

A la complexité des rapports entre religions du passé et histoire de l'art, répond celle entre les monothéismes et les arts visuels, illustrée par Isabelle Saint Martin, Directrice adjointe de l'IESR. Celle-ci a analysé les rapports des monothéismes à l'image et insisté sur les apports d'une perspective anthropologique.

- Il convient de distinguer existence des images et culte des images. Dans la tradition juive, l'interprétation de l'écriture est centrale, toutefois les micrographies invitent à renverser la dichotomie entre écrit et visuel. (« les copistes ont exploité l'esthétique de l'écriture hébraïque en développant l'art de la calligraphie et surtout de la micrographie, ou écriture minuscule qui dessine des formes avec l'écrit. Abstraite ou géométrique la plupart du temps, la micrographie figure parfois des personnages, des animaux ou des objets. On la trouve aussi bien dans les livres profanes que religieux. Dans les bibles, l'ornementation micrographique s'appuie sur la « massore », qui est un système de règles grammaticales et syntaxiques élaboré du VI^e au IX^e siècle et destiné aux copistes. Ces derniers, pour donner un aspect moins austère au texte, le recopiaient en exploitant toutes les fantaisies que permet la micrographie ». Cf. le site de la Bnf, « L'image dans le judaïsme » :

<http://expositions.bnf.fr/parole/pedago/images/affiches/7.pdf>)

- Il faut poser la question du rapport à l'image : interdit absolu des images ? ou interdit de l'adoration des images ? On ne représente pas le seigneur, le tout autre, il y a une incirconscribibilité absolue du seigneur, point commun avec les débuts du christianisme. L'interdit formel est donc double : adoration des images et représentation du dieu.

- Le Coran comporte peu d'évocations du statut de l'image. Seules deux sourates (5 et 19) abordent ce point - la sourate 19 insistant contre son usage idolâtrique. Des hadiths reprennent l'interdiction de l'adoration et associent la notion d'impureté aux images. L'art pose la question de la rivalité avec l'acte créateur et l'art de l'Islam refuserait la mimésis, revendiquerait l'onirique. Toutefois il y a une diversité des attitudes de l'islam (refus absolu des images surtout chez les wahhabites).

- Pour la religion chrétienne, Mme Saint Martin a relativisé l' « iconophilie » souvent mise en avant. En effet, il ne faut pas oublier que les formes plastiques sont souvent antérieures à ces cultes et croyances. Un « réemploi resignifié » de représentations plus anciennes a eu lieu, nécessitant le renvoi à d'autres cultures qui ont contribué à forger celle du monde chrétien. Pour les vitraux des cathédrales, souvent présentés comme « des bandes dessinées » pour les fidèles, Mme Saint Martin a nuancé cette idée (difficulté de lecture des images sans connaissances issues de la prédication) et surtout insisté sur le plaisir sensoriel qu'ils devaient exercer. Ceci engage aussi à une réflexion sur image, récit et narration.

Les ateliers de l'après-midi

Seules sont proposées ici quelques pistes de réflexion sur les grands lieux du judaïsme, car nous avons assisté à cet atelier.

Anne Rosthchild et Stéphanie Laithier, « Les grands lieux du judaïsme »

L'histoire des arts comme lien pour une histoire longue du judaïsme

L'histoire des arts peut être un moyen de replacer l'histoire du judaïsme dans une histoire longue qui ne passe pas de l'histoire des Hébreux en 6° à celle du génocide en 3°, sans lien. Elle peut redonner une dimension historique au judaïsme. Elle peut aussi permettre d'historiciser et contextualiser ce qui est relaté dans les récits bibliques, par le croisement avec des sources archéologiques et artistiques. Les indications géographiques sont également importantes : il y a une double tradition qui se développe dans le monde oriental et le monde chrétien (non iconoclaste), l'interdit suprême restant la représentation de dieu.

Si, jusqu'à la destruction du 2nd temple, les manifestations artistiques se font sans images, à partir de la période talmudique, on constate une certaine libéralisation bien que la sculpture reste interdite (rappelle trop l'idolâtrie).

Au travers d'un abondant dossier documentaire commenté, l'atelier a permis de montrer comment l'étude des lieux du judaïsme (entendus ici non seulement dans leur dimension architecturale avec l'exemple du « mur des Lamentations » - expression chrétienne alors que les juifs parlent de « mur occidental » - mais aussi patrimoniale – chansons, objets) permet d'éclairer tant les premiers temps du judaïsme que le temps des diasporas ou le judaïsme actuel.

Des abondantes pistes proposées, retenons l'exemple du temple de Jérusalem dont l'étude peut être menée en amont et aval de la simple évocation du temple de Salomon et de la destruction de 70, en abordant le camp des Israelites qui existait auparavant ou « le mur occidental » et la valeur symbolique de la Jérusalem imaginaire dans les œuvres contemporaines de la poésie d'Amichai :

Jérusalem et le temple : aspects mythiques et historiques

En sixième, les enseignants abordent avec leurs élèves la construction et surtout la destruction du temple de Jérusalem. Le premier temple, d'après le récit biblique, fut construit vers 960 av. JC par Salomon. Avant lui existait le camp des Israélites : sanctuaire ambulant avec sa tente d'assignation dans laquelle seule une partie des prêtres rentrait, le saint des saints censé contenir le tabernacle (en bois d'acacia et or), pour lequel dieu aurait donné à Moïse des consignes précises sur l'installation des Tables.... Sous Salomon, s'il semble certain qu'il y a bien eu un sanctuaire, celui-ci ne fut certainement pas aussi grandiose que ne le laissent entendre ses descriptions, abondamment présentées dans les manuels scolaires.

On retrouve dans le temple la même organisation que dans le camp des Israélites, dont la structure rappelle la Grèce pour les sacrifices extérieurs, mais aussi le modèle égyptien, ou encore par les chérubins en or présents dans le saint des saints la Mésopotamie. Cette étude témoigne donc d'emprunts à d'autres civilisations, et on pourrait y ajouter l'influence postérieure de la culture chrétienne : c'est d'elle que vient la représentation des tables de la Loi avec ses coins arrondis qui symbolisent la voute céleste.

Le tétragramme à 4 lettres imprononçable aurait été perdu avec la destruction du temple de Jérusalem.

Le second temple fut reconstruit vers 510 av. JC, comprenant un tabernacle mais pas les Tables.

En 70 ap. JC, avec la destruction du second temple, eut lieu une rupture totale dans l'histoire du judaïsme car il y avait avant un lieu précis pour le culte et la divinité. Une nécessaire adaptation des croyances et des rites eut lieu. Ainsi la disparition des sacrifices fut-elle compensée par l'importance croissante accordée aux rites alimentaires. Une continuité notable peut cependant être observée dans le mobilier employé. Enfin, comme l'a dit Freud, le texte lui-même devient le « temple invisible ». Notons tout de même qu'il existait des synagogues avant la destruction du temple : ce sont au départ des lieux de rassemblement plus que des lieux sacrés.

Jérusalem se charge d'une dimension imaginaire forte, étudiée au travers des poèmes d'Halevi (1075-1141) sur la Jérusalem céleste ou d'Amichaï qui mélange Jérusalem biblique et contemporaine dans ses *Poèmes de Jérusalem* (1992) :

En ce beau jour d'automne

Je fonde Jérusalem à nouveau

Les rouleaux de sa fondation

Volent dans l'air : oiseaux, pensées

Jérusalem ville berceau qui me berce (...)

Anne Rothschild s'est ensuite intéressée aux diasporas. A partir du IIe siècle eut lieu un essaimage de communautés en Occident et en terre d'Islam (statut de *dhimmi* pour les peuples des religions du Livre, défini par le pacte d'Omar au VIIIe siècle). Ces communautés se sont développées en Espagne, en Afrique du Nord. Dans le monde occidental, leur situation a

évolué du fait de la christianisation et des législations diverses (antijuives mais, aussi, chartes de protection).

A partir du Xe siècle a lieu une urbanisation conséquente des communautés juives d'Occident, présentes dans tous les corps de métiers jusqu'aux croisades. Des liens existaient avec les élites chrétiennes.

Anne Rothschild s'est appuyée sur des exemples choisis dans l'histoire des arts tels l'Haggadah de Sarajevo (vers 1450), la synagogue Santa Maria la Blanca à Tolède, celle de la Ghriba à Djerba en Tunisie, ou celle de Cavaillon.

A l'issue de cette journée, le mot de la conclusion est revenu à Dominique Borne qui rappelait que les grandes œuvres nous échappent, elles s'enrichissent au cours de l'histoire, elles sont polysémiques, et l'histoire des arts peut permettre de le montrer aux élèves.

Alexandra Guelman (collège Chantereine, Sarcelles) et Valérie Schafer (collège Jean Moulin, Le Pecq)